

Citation:

H. Pernot, Levensbericht D.C. Hesseling, in:
Jaarboek, 1940-1941, Amsterdam, pp. 208-213

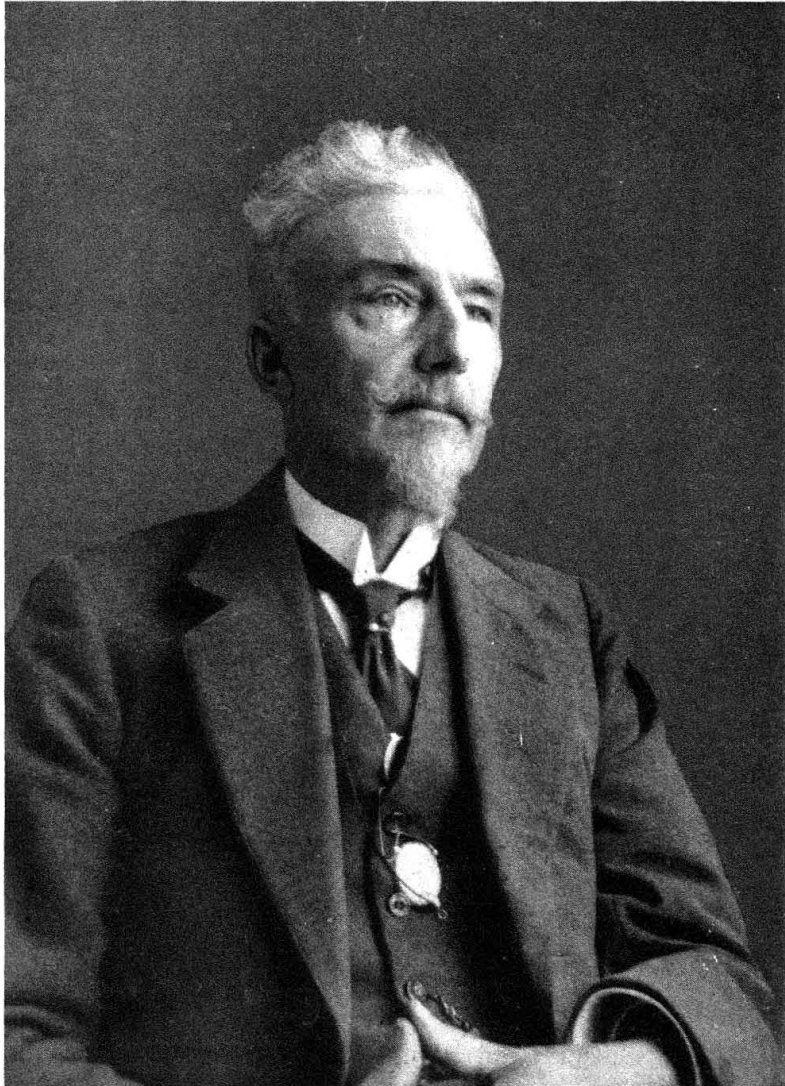
NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

D. C. HESSELING

(15 juillet 1859—6 avril 1941)

En me demandant de rédiger une notice sur celui dont je fus le collègue, l'ami et le collaborateur, l'Académie royale néerlandaise m'a, en quelque sorte, autorisé aussi à évoquer à cette occasion quelques souvenirs personnels. De l'homme lui-même je ne pourrais dire que ce qu'en savent tous ceux qui ont eu le privilège de le connaître. Il eut à un très haut degré le culte du bon, du droit et du beau. Sévère pour lui-même, il était indulgent aux autres. Il pesait les hommes et les choses avec bon sens et n'acceptait pas aveuglément les idées reçues. On était immédiatement frappé par l'originalité et la vivacité de son esprit; sa conversation abondait en saillies. Dépourvu de toute ambition et peu soucieux de ce que l'avenir dirait ou ne dirait pas de lui, il fit ce qu'il jugea de son devoir, très simplement. Les épreuves ne lui furent pas épargnées, et ce n'est pas seulement en qualité d'helléniste qu'il traduisit les Entretiens d'Épictète, dont il dit, à la fin de son Introduction: „Quiconque est en accord avec le fond de sa doctrine et avec la distinction qu'il établit entre ce qui est et ce qui n'est pas en notre pouvoir, quiconque aussi sent en soi un peu de cet idéalisme qui s'élève au-dessus de tout, reviendra souvent à son livre." Il fut à la fois sensible et stoïque. Son humeur resta toujours égale. Je ne lui ai connu aucune devise, et il était trop sage pour en adopter une; celle qui lui eût le mieux convenu eût été *μηδὲν ἄγαν*. Ce fut un ami sûr et un homme avec lequel il faisait bon vivre.



D. C. Hesseling, 15 juillet 1859—6 avril 1941.

Son existence s'est écoulée en majeure partie dans la ville de Leiden, qu'il aimait et à la vie de laquelle il s'est toujours intéressé, et je resonge aujourd'hui aux premières visites que je lui fis, quand nos liens d'amitié devinrent plus étroits, à nos promenades dans cette ville, qu'il me fit visiter en détail, à nos excursions à travers le pays. C'est dans sa propriété de Berkzicht, si riante et si accueillante, que j'ai fait la connaissance de l'hospitalité hollandaise. Hesseling était fier de sa patrie, il avait conscience qu'elle avait joué et jouait toujours un grand rôle dans la civilisation humaine, il en parlait en termes mesurés, objectivement, avec la modestie et la franchise qui le caractérisaient et qui faisaient impression. C'est à lui que je dois d'avoir connu, compris et apprécié la Hollande, et de cela je lui suis profondément reconnaissant. Quand vint pour lui le temps de la retraite, il quitta Berkzicht, non sans regret, pour se fixer, avec celle qui fut sa compagne et son soutien, tout près de Leiden, à Wassenaar, dans un site qui convenait à son amour de la nature. Une surdité, qui était allée peu à peu en s'aggravant, l'avait amené à vivre plus solitaire, parmi les siens et quelques intimes. Aussi bien, certains des collègues avec lesquels il était plus particulièrement lié avaient-ils déjà disparu. Il s'est éteint le 6 avril de cette année.

Je l'avais connu en 1890. Il venait d'arriver à Paris et nous suivions en commun les cours de Legrand à l'École des langues orientales et de Psichari à celle des Hautes Etudes. Elève de Cobet, il semblait destiné à s'occuper de grec ancien, mais, poussé par sa curiosité naturelle, il avait fait un voyage en Grèce et découvert un horizon plus large. Il décida alors de quitter son enseignement au gymnase de Delft pour se livrer plus librement à des recherches personnelles. Ses premières publications datent du temps où il était encore à la croisée des chemins. Docteur, avec une thèse intitulée *De usu coronarum apud Graecos*, il publie, trois ans après (1899), dans la *Byzantinische Zeitschrift*, un article de quelques pages sur une traduction en grec moderne du livre de Jonas, qui, si on y regarde de près, n'explique rien moins que la façon dont a été conçue et exécutée la traduction tout entière de

la Septante. Hesseling avait mis la main sur une de ces survivances qui l'ont si souvent attiré et qu'il devait rendre plus tangible encore, huit ans plus tard, dans *Les cinq livres de la Loi, traduction en néogrec publiée en caractères hébraïques à Constantinople en 1548*. Divers articles sur Istambol (1890), sur la prononciation de l'*v* (1890), sur des tablettes de cire contenant des fables de Babrios (1892—1893), sur Platon soi-disant auteur d'une épigramme (1903), pourraient laisser croire à quelque indécision de sa part, alois qu'en réalité son choix était déjà fait.

Il s'est engagé délibérément dans sa nouvelle voie avec un *Essai historique sur l'infinitif grec*, paru dans les *Etudes de philologie néo-grecque* publiées par Psichari, essai dont Hatzidakis, un des maîtres de ces études, a dit qu'il avait apporté la lumière dans ce qui n'était auparavant que pénombre. L'élève était vite devenu un maître. Cinq ans après (1897), il inaugurait l'enseignement du grec moderne à l'Université de Leiden.

Il eût pu tout aussi bien, peut-être même plus aisément, être appelé à enseigner le hollandais, car la linguistique avait pour lui un attrait particulier. Les quelques incursions qu'il a faites, soit dans sa langue maternelle, soit dans ses alentours, montrent, dans la mesure où j'en puis juger, qu'il y aurait apporté la même sûreté d'information et la même précision. Il fut un de ceux qui, d'une façon très pratique, dont je ne cesse de dire à mes compatriotes qu'ils devraient s'en inspirer, provoquèrent de si heureux changements dans l'orthographe hollandaise.

La tâche à laquelle il préféra se vouer, en partie pour sortir des chemins battus, en partie par sentiment, était difficile. Il s'agissait tout à la fois d'organiser et de mener à bien un enseignement nouveau, qui n'était alors représenté que dans quelques pays seulement, de faire mieux connaître la Grèce moderne en Hollande et de se livrer personnellement à des recherches scientifiques dans la même direction. Or, les études néo-helléniques sont un terrain immense, dont une faible partie seulement a été défrichée. Vie, langue, littérature, folklore, y sollicitent l'attention du savant, et, pour qui se propose de ne pas s'en tenir à la sur-

face, c'est en outre à un passé millénaire qu'il faut rattacher ce présent. Le temps des grands travaux d'ensemble ne vient que lentement. Chacun doit encore creuser ses propres sillons.

A parcourir la liste des publications de Hesseling, on peut avoir tout d'abord l'impression de quelqu'un qui a passé d'un sujet à l'autre au gré de sa fantaisie et a ainsi touché à des questions dissemblables, mais toutes ses productions témoignent d'un enchaînement logique. Quelques faits généraux les dominent. Hesseling fut surtout philologue et linguiste. Il avait une très vaste lecture, et ce qui intéressait surtout cet esprit cultivé était les connexions, les rapprochements dans le temps et l'espace, l'apparition des mêmes faits à des époques diverses et chez différents peuples. Comment comprendre la Grèce moderne sans Byzance? Il a donc écrit un précis de civilisation byzantine, qui a été traduit en français et en grec. Un de ses ouvrages renferme une série d'articles suggestifs sur le présent et le passé de la Grèce, et ce n'est pas sans intention qu'il a mentionné l'un avant l'autre, car le présent éclaire le passé. Des chants populaires recèlent des éléments des vieilles épopées, Homère reprend vie par les poèmes sur Digénis Akritas et par les chansons qui en forment le complément et peut-être en sont les éléments. D'autres chants d'Asie mineure jettent un jour sur l'*Alceste* d'Euripide et les cultes infernaux, et on doit à Hesseling un livre remarquable sur Charon.

Bien préparé par ses études universitaires, expert dans la langue, la littérature et la vie grecques de toutes les époques, versé aussi dans maintes littératures étrangères, y comprise celle du moyen âge français, ayant beaucoup réfléchi par lui-même, il s'est mû avec sûreté et aisance parmi les questions complexes que soulève la Grèce du moyen âge et des temps modernes. Il a poursuivi avec opiniâtreté cette tâche de comparatiste, soit dans des éditions d'ouvrages médiévaux, *l'Achilléide byzantine*, *Belthandros et Chrysantza*, *Flore et Blanchefleur*, soit dans des remarques sur le Roman de Renart, soit encore dans des articles comme *Dante dans la littérature néo-hellénique*, *Kyrillos Loukaris, patriarche protestant*, *Proverbes grecs et néerlandais*, *Les mots*

*désignant le palais de la bouche en grec et en hollandais; et c'est elle encore qui l'a conduit à l'étude des langues mixtes: africain, créole, papiamento, français de l'Amérique du Nord, tsakonien, qui toutes offrent des traits communs. Un Français exprime-t-il son opinion sur la Hollande, Hesseling en rend compte, avec sa finesse habituelle, en même temps que de celle d'un Anglais sur le même sujet. Ce fut aussi sa nationalité qui l'incita à entreprendre une étude sur les mots maritimes en grec moderne, et c'est avec le même souci des généralités qu'il a rédigé des articles intitulés: *Parole et audition, Langue enfantine, Un mot sur le «pur» hollandais, L'harmonie des langues, Un mot sur l'emphase, Langue et nationalité, De l'influence des langues écrites sur les langues parlées.* Ces travaux, dispersés en apparence, forment un tout et sont riches en idées générales, pour qui sait les lire et les méditer.*

Il avait un esprit à la fois pénétrant et réceptif. Grammairien, il a écrit, en diverses langues, nombre d'articles sur des faits de grec, certains emplois de l'accusatif, le pronom personnel, le participe, le parfait, etc., qui tous témoignent d'une même exactitude d'information et d'une même largeur de vues. On lui doit aussi un précis de littérature néo-hellénique qu'on a traduit en français. Il a bien compris les Grecs et ce que vaut ce peuple jeune, mais de haute lignée, et il a été singulièrement sensible à la poésie qui se dégage de tout leur pays et de l'âme même des villageois. Il s'est plu à faire une traduction en vers du mystère crétois du Sacrifice d'Abraham, qui fut représenté deux fois en Hollande et provoqua de l'émotion dans tout l'auditoire. La qualité d'une œuvre se juge surtout à sa durée; or, il ne semble pas que rien de ce qu'a écrit Hesseling soit aujourd'hui périmé.

Nos recherches communes nous avaient conduits vers les Evangiles. Il nous était apparu de plus en plus que ces textes, longtemps considérés comme du grec ancien, demandent à être étudiés à la lumière du grec moderne et que toute une méthode doit être changée radicalement. Mais déjà les forces de Hesseling, plus âgé que moi, s'atténaient. Je reste seul à poursuivre, pendant un

temps que j'ignore, ce que nous avons commencé ensemble, en conversations et en articles.

Professeur, il fut, me semble-t-il, de ceux qui pensent qu'ils se doivent à leurs étudiants et qu'aussi mieux vaut leur enseigner une méthode de travail qu'accumuler dans leur mémoire des faits particuliers. Une de ses saillies me revient à l'esprit. «Ne croyez pas, disait-il à ses élèves du gymnase de Delft, que, parce que c'est écrit en latin ou en grec, cela peut n'avoir aucun sens.» Toute la manière de Hesseling se retrouve dans cette phrase. Il n'eut rien de livresque, mais resta toujours en contact direct avec la raison et la vie.

Sa leçon d'ouverture à l'Université de Leiden était intitulée: *L'importance du grec moderne pour l'histoire de la langue et de la littérature grecques*. Elle comprenait tout un programme que le professeur et le savant a rempli de son mieux. Ses travaux lui ont acquis en Grèce sympathie et renom et il est regrettable que certains d'entre eux n'aient encore paru qu'en hollandais.

Hesseling a toujours regretté que des faits qui ne dépendaient pas de lui ne lui eussent pas permis des voyages en Grèce aussi fréquents qu'il l'eût voulu. Aussi a-t-il cru devoir recommander au choix de ses collègues un successeur qui ne souffrît pas du même désavantage, et cet avis, qui fut suivi, témoigne encore de son objectivité et de son amitié pour les Grecs. Ce fut un esprit d'élite. Idéaliste, non pas chimérique, mais avec le sens de ce qui est possible et de ce qui se doit, il a fait grand honneur à son pays. On le comptera parmi ceux qui auront travaillé au rapprochement des peuples et n'auront rien fait de ce qui les divise.

HUBERT PERNOT